

c'est la solennelle manumission où le bonnet de la liberté a été mis sur la tête du néophyte, où il a reçu le soufflet, signe de la liberté; l'onction, signe de la royauté et du sacerdoce. C'est sous le nom de liberté que le christianisme lui est apparu : « Si vous demeurez fidèles à mes paroles, vous serez véritablement mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera <sup>1</sup>. » Quand le Fils vous aura délivrés, alors vous serez véritablement libres... Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté... » Et le christianisme est appelé « la loi parfaite de liberté <sup>2</sup> : » tant le christianisme apostolique redoutait peu ce mot de liberté, si odieux aux écoles rigoristes des deux derniers siècles!

Et cette liberté n'était pas seulement liberté. Elle était lumière. Le captif dont les chaînes sont brisées, l'esclave qui sort de l'ergastule ne sont pas de suffisantes images de la délivrance opérée par la foi. Il y avait de plus, dans le chrétien, comme cette aspiration de la poitrine et cet éblouissement des yeux de l'homme longtemps enseveli, qui sort enfin de ses ténèbres; la joie d'une aurore appelée pendant une longue nuit d'angoisse; le bonheur de l'aveugle dont le regard s'ouvre enfin au jour <sup>3</sup>. Le Christ l'avait délivré, le Christ « du fond des ténèbres l'avait appelé à son admirable lumière <sup>4</sup>. »

Sa liberté était plus encore. Elle était parente avec Dieu; elle était adoption; elle était richesse; elle était gloire. D'esclave, l'homme ne devenait pas seulement libre, il devenait fils; le Christ n'était que le fils aîné d'une grande

<sup>1</sup> *Joan.*, viii, 31, 32, 36.

<sup>2</sup> *Jac.*, i, 25.

<sup>3</sup> *Aperire oculos ut convertantur de potestate Satanae ad Deum. Act.*, xxvi, 18.

<sup>4</sup> *1 Petr.*, xi, 9.

famille <sup>1</sup>; racheté du Christ, l'homme était frère du Christ. Dieu ne lui donnait pas seulement affranchissement, mais héritage : « héritier de Dieu, cohéritier du Christ <sup>2</sup>, » il avait « reçu cet esprit d'adoption dans lequel nous pouvons crier à Dieu : Abba, c'est-à-dire Père <sup>3</sup>. » — « L'esclave ne demeure pas éternellement dans la maison. Mais la demeure du Fils y est éternelle <sup>4</sup>. »

Il y a plus, sa liberté était victoire. Ce délivré était un victorieux, digne de porter non-seulement le bonnet de l'affranchi, mais la couronne du triomphateur. « Je vous écris, adolescents, parce que vous avez vaincu le mauvais esprit. Je vous écris, enfants, parce que vous avez connu votre Père. Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la parole de Dieu demeure en vous et que vous avez vaincu le mauvais. Vous êtes de Dieu, mes enfants, et vous avez vaincu l'Antechrist, parce que celui qui règne en vous est plus grand que celui qui règne dans le monde... Tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde, et la victoire par laquelle le monde est vaincu, c'est notre foi <sup>5</sup>. » La vie du chrétien était une victoire présente, quotidienne, continue.

Cette vie donc, quoiqu'elle se passât en face de la mort, n'était pas lugubre. Les païens qui ne la voyaient que du dehors, qui voyaient l'habit modeste, la pauvreté et les souffrances du chrétien, ne cessaient de s'indigner contre cette vie sans plaisir et sans joie dans laquelle il n'y avait pas une minute pour voir tuer des hommes à l'amphithéâtre.

<sup>1</sup> *Primogenitus in multis fratribus. Rom.*, viii, 29.

<sup>2</sup> *Rom.*, viii, 16, 17.

<sup>3</sup> *Rom.*, viii, 15.

<sup>4</sup> *Joan.*, viii, 35.

<sup>5</sup> *1 Joan.*, ii, 15, 14, iv, 4, v, 4.

Mais le chrétien, après s'être vu ainsi outragé au nom des voluptés publiques, rentrait chez lui et, en y rentrant, souriait de joie. N'y eût-il trouvé que les affections de la famille santifiées par la pensée de Dieu, il y eût trouvé une satisfaction profondément inconnue à ces âmes « sans miséricorde et sans affection » qui vivaient dans le paganisme. Quel homme dans le monde païen se doutait de sentiments pareils à ceux que Tertullien exprime dans un passage célèbre, mais digne toujours d'être cité : « Pouvons-nous assez dire la félicité de ce mariage que l'Église a formé, que l'oblation a confirmé, que la bénédiction a sanctionné, que les anges ont annoncé au ciel, que le Père céleste a ratifié? Car, même sur la terre, les fils ne se marient pas légitimement sans le consentement de leur père. Comme il est doux ce joug qui unit deux fidèles dans la même espérance, sous la même loi, au service du même Dieu! Enfants du même Père, serviteurs du même Maître, ils ne sont séparés ni par la chair, ni par l'esprit... Ils prient ensemble, ils se prosternent ensemble devant les autels; ils jeûnent ensemble; ils s'instruisent, s'exhortent, s'encouragent l'un l'autre; ils sont ensemble dans l'église, ensemble au banquet de Dieu, ensemble dans les angoisses, dans les persécutions, dans la paix. L'un n'a rien à cacher à l'autre, rien à craindre de l'autre, nulle gêne à imposer à l'autre. Ils sont libres de visiter les malades, de secourir les indigents; leur aumône ne rencontre pas d'obstacles, leur offrande pas d'objection, leur piété quotidienne pas d'empêchement. Le signe de la croix n'a pas besoin d'être furtif, ni l'action de grâce précipitée, ni la bénédiction silencieuse. Leurs voix s'unissent pour les hymnes et les psaumes, et ils s'invitent mutuellement à qui chantera le

mieux les louanges de Dieu. Une telle union réjouit les regards et les oreilles du Christ, et il leur envoie sa paix. Où sont deux fidèles, là est le Christ. Où est le Christ, l'esprit mauvais ne peut-être<sup>1</sup>. »

Ou mieux encore, le chrétien, outragé et raillé par les païens, venait à l'assemblée des fidèles et il trouvait là une bien autre joie : son Dieu présent au milieu de ses frères réunis. Sans doute le culte du Seigneur était pauvre et ce peuple persécuté ne pouvait élever de splendides autels à la majesté de son Roi. Mais, cependant, comme le font toujours ceux qui aiment, il cherchait à multiplier les manifestations sensibles et les emblèmes de son amour. L'homme sur la terre n'est pas un pur esprit; il prie, il aime, il rend grâce, non-seulement par son âme, mais aussi par ses sens extérieurs; et, chez la plupart des hommes du moins, l'âme n'éprouve pas un sentiment profond sans chercher à y associer tout son être et à manifester, pour ainsi dire, sa pensée par toutes les issues. Dans leur simplicité donc, dans leur pauvreté, dans leurs inquiétudes de persécutés et de fugitifs, les chrétiens avaient toujours des chants de joie et de prière; ils avaient des emblèmes pieux. Des peintures d'une main souvent grossière, mais où le sentiment chrétien transparissait, reproduisaient dans leurs lieux de réunion ces scènes que nous avons déjà vues sous le toit domestique; le bon Pasteur portant sa brebis, les mages au pied du Dieu-enfant, la résurrection de Lazare, la multiplication des pains, Moïse frappant le rocher. Et remarquez que c'étaient toujours les sujets consolants, les images de régénération et de salut que multipliait le pinceau chrétien. Le Christ, dont la

<sup>1</sup> Tert., *ad Uxor.*, II, 9.

figure ne pouvait guère, à cause de l'aversion des Juifs pour la peinture, être historiquement connue, le Christ leur apparaissait jeune, sans barbe, avec l'habit du pasteur. Le crucifiement et le Calvaire n'étaient point retracés parmi eux. Quand ils se hasardèrent à peindre une des scènes de la Passion, ce fut la figure de Pilate lavant ses mains qui longtemps servit seule à rappeler les souffrances du Christ. Il pouvait y avoir là sans doute une concession courtoise ou prudente aux habitudes de l'art hellénique qui n'aimait pas les scènes de sang et de souffrance et en face duquel de pareilles scènes eussent trop évidemment trahi une main chrétienne. Mais de plus il faut dire que ces âmes pures, persécutées et confiantes, trop voisines du ciel, n'avaient de regard que pour en contempler les joies; l'espérance et presque la certitude du salut, bien plus que la crainte de la réprobation, remplissaient toutes les pensées.

Au milieu de cette joie fraternelle de l'assemblée chrétienne, pouvait-on regretter les fêtes du temple païen? L'Église, elle aussi, avait ses fêtes. Et chacune de ses fêtes était un jour de joie. Si, aux jours de station, de jeûne, de pénitence, la prière était humiliée, agenouillée, prosternée, c'était pour se relever bientôt. Dès que venait ce jour que les païens appelaient le jour du soleil, et qui était en effet le jour du soleil de justice, le premier jour de la création du monde, le jour de la résurrection du Sauveur, ce jour-là, on se sentait pardonné et plein de confiance; on ne priait que debout<sup>1</sup>. Il y avait encore d'autres jours de fête; ou plutôt, comme dit Origène, « la vie du chrétien parfait était une fête et un dimanche perpétuel.

<sup>1</sup> Quelques-uns même croyaient devoir s'abstenir de la genuflexion dès le samedi, mais ce n'était pas l'usage général. Tertull., *de Orat.*, 25.

une éternelle *Parascève* par la constante préparation à la Pâque céleste, une Pâque de tous les jours par la manducation quotidienne de la chair du Verbe, une Pentecôte permanente par la perpétuelle habitation du Cénacle et le perpétuel entretien avec l'Esprit saint<sup>1</sup>. » Mais chez la plupart des hommes et même des chrétiens, cette fête perpétuelle et abstraite de l'âme se fut émoussée par l'habitude, et perdue dans la dissipation extérieure. Origène leur accorde donc et des signes sensibles de leur culte envers Dieu et des jours marqués pour les grands souvenirs de la foi. Ces jours sacrés sont pour lui et, selon le mot de saint Paul interprété par lui, *une partie de la fête* permanente, une fête dans la fête éternelle du chrétien<sup>2</sup>. Sans doute, aux jours de la Parascève, dans les deux jours de la trahison et de la mort, le jeûne, l'abstention du bain, la prière à genoux, la suppression du baiser de paix marquaient la tristesse des âmes. Mais, au matin de la résurrection, après cette nuit que les fidèles avaient passée en commun, l'allégresse revenait au cœur du chrétien, le baiser fraternel sur ses lèvres, la joie à sa table, le bain pour ses membres fatigués. Pendant les cinquante jours suivants, jusqu'à la fête de la Pentecôte<sup>3</sup>, les larmes et le jeûne restaient interdits; la prière ne gémissait plus; elle était debout, confiante, reconnaissante, joyeuse<sup>4</sup>. « Vous parlez, dit Tertullien aux

<sup>1</sup> Origène, *C. Cels.*, VIII, 22.

<sup>2</sup> *Col.*, II, 16, Origène, *C. Cels.*, VIII, 25. Nobis qui in Christum credimus resurgentem jugis et æterna festivitas est. nec putare debemus alios festos, alios non festos. Hieronym., *Ep.* 151.

<sup>3</sup> Sur la fête de la Pentecôte, voy. *Act.*, xviii, 21; xx, 6, 16.

<sup>4</sup> Sur ces jours de fête. Orig., *loc. cit.*; Tertull., *de Oratione.* 25; *de Jej.*, 14. On célébrait aussi Noël (τὸν γενέθλιον) le 25 du neuvième mois, l'Épiphanie le 6 du dixième mois, selon les *Constitutions apostoliques*, qui, rédigées en Asie, se servent du calendrier syro-macédonien. Ainsi elles placent le

fidèles, des jours de fête des païens, vous en avez plus qu'eux. Leurs jours de joie reviennent une fois chaque année, le nôtre revient chaque semaine. Mettez ensemble toutes les fêtes du paganisme; elles sont moins nombreuses que les jours de notre Pentecôte<sup>1</sup>. »

Pouvait-on regretter les fêtes du cirque et du théâtre? « Quelle ingratitude, dit-il encore, que de méconnaître et de trouver insuffisantes tant de satisfactions que Dieu nous procure! Quelle plus grande douceur que Dieu notre Seigneur et notre Père réconcilié avec nous, que la vérité révélée, l'erreur reconnue, tant de crimes pardonnés! Quel plus grand plaisir que le dédain des plaisirs, le mépris du siècle, la vraie liberté, la conscience pure, la vie suffisante, la crainte de la mort anéantie; que de fouler aux pieds les dieux des nations, de chasser les démons, de guérir les malades, de demander les révélations d'en haut, de vivre avec Dieu! Voilà les voluptés et les spectacles des chrétiens, saints, perpétuels, gratuits. Voilà pour toi, chrétien, les jeux du cirque: vois courir le char du siècle, le temps s'écouler, l'espace s'amoindrir, le but final prêt d'être atteint; prends parti pour la *faction* de l'Église, éveille-toi au signal donné de Dieu, élance-toi au son de la trompette de l'ange, cours vers la palme du martyr<sup>2</sup>. Aimes-tu mieux les jeux de la scène? Est-ce qu'il n'y a point parmi

dimanche de Pâques entre le 14 et le 21 de la lune qui suit l'équinoxe du printemps, laquelle a lieu le 22 du douzième mois, Dystros. Dystros étant le douzième mois et répondant à mars, le neuvième est Apellæos (décembre), et le dixième Audinaeos (janvier). *Const. apost.*, V, 12, 16.

<sup>1</sup> Tertull., *de Idol.*, 14.

<sup>2</sup> *Cursus seculi intueri, tempora labentia, spatia dinumerare, metas consummationis exspectare, societates ecclesiarum defendere, ad signum Dei suscitare.* — Toutes ces expressions sont des allusions aux jeux et aux factions du cirque.

nous assez de littérature, assez de poésie, assez de sentences, assez de chants, assez de chœurs? Seulement, au lieu de la fable, ce qui chante, c'est la vérité. Au lieu des faussetés et des fourberies de la scène, c'est la simplicité du génie chrétien<sup>1</sup>. Veux-tu le pugilat et la lutte? Voici des luttes multipliées, l'impudicité terrassée par la chasteté, la perfidie frappée par la foi, la cruauté écrasée par la miséricorde, la présomption vaincue par la modestie. Voilà nos combats et des combats dans lesquels nous sommes couronnés. Veux-tu enfin un peu de sang? Tu as le sang du Christ<sup>2</sup>. »

Ceci, je l'avoue, c'est du Tertullien austère, déclamatoire et emphatique, si l'on veut. Mais voici le pasteur Hermas qui peut nous donner une idée de ce qu'est la fraîcheur des pensées chrétiennes. Austère de mœurs et de doctrine, Hermas a l'âme douce et l'imagination riante. Ses fictions, si on veut les appeler ainsi, peuvent nous faire voir le côté poétique et reposé de l'Église de son temps<sup>3</sup>.

Hermas est cependant le docteur de la pénitence. Lorsque, après avoir prié dans sa maison et s'être assis sur son lit, il voit entrer un pasteur vêtu d'un manteau blanc, avec la besace et le bâton, ce père que Dieu envoie vers lui, n'est pas un berger jeune et riant qui se plaît à voir bondir ses troupeaux sur de gras pâturages, c'est un homme d'as-

<sup>1</sup> *Non strophæ sed simplicitates.* Tertullien joue sur le mot *strophæ*, qui signifie non-seulement la strophe des chœurs antiques, mais veut dire aussi détour, fraude, fourberie.

<sup>2</sup> *De Spectac.*, 29.

<sup>3</sup> Je veux parler du livre du *Pasteur*, si populaire dans les Églises de langue grecque ou, si l'on veut, de la seconde partie de ce livre, qui contient les *préceptes* et les *similitudes*, et qui me paraît devoir être séparée de la première et attribuée au prêtre Hermas ou Pastor, frère du pape Pie I, au temps de l'empereur Antonin. V. ci-dessus, t. I, p. 434 et s.

pect vénérable, un pâtre austère qui pousse ses brebis dans des ravins épineux et ne leur donne à brouter que des ronces. C'est l'ange de la pénitence commis à la garde du juste, mais aussi au châtement du pécheur<sup>1</sup>.

Seulement, la pénitence, si austère qu'elle soit, est décrite ici avec une fraîcheur d'images qui atteste la sérénité de l'âme. C'est bien le chrétien d'alors souriant au sein de la mortification et des épreuves. Sur ses lèvres austères abondent des allégories douces et champêtres qui rappellent les paraboles de l'Évangile. Pour lui, la vigne qui s'appuie sur l'ormeau, c'est le riche qui, portant en abondance les fruits de la terre, a besoin d'être soutenu contre le vent de la colère de Dieu; il s'appuie sur le pauvre auquel il donne ses fruits et qui lui prête le secours de ses prières. L'arbre mort et l'arbre vivant, difficiles à distinguer pendant l'hiver, mais facilement reconnaissables pendant l'été, figurent l'impie et le juste, qu'en cette vie on peut prendre facilement l'un pour l'autre, mais qu'un jour on reconnaîtra, l'un à l'absence, l'autre à l'abondance des fruits de la vie éternelle.

Irons-nous plus loin? Répéterons-nous ici le colloque naïf d'Herma avec les vierges sacrées? Ces vierges représentent les vertus, la foi, l'abstinence, la force, la patience; mais ce n'en sont pas moins de douces, riantes, candides jeunes filles. Le pasteur qui conduit Herma dans le cercle de ses visions, après lui avoir montré la tour qu'il édifie et qui représente l'Église, laisse Herma seul avec cette troupe virginale. « Le pasteur, me dirent-elles, ne doit pas revenir aujourd'hui. — Que ferais-je donc? leur

<sup>1</sup> V. *Mandata, in proem. et Similit.*, VI, 2.

répondis-je — Reste avec nous jusqu'à ce qu'il vienne. — J'attendrai jusqu'au soir; s'il ne vient pas, je retournerai dans ma demeure. — Non, me dirent-elles, tu nous as été confié; tu ne peux t'éloigner de nous. — Mais où demeurerai-je? — Tu demeureras avec nous, non comme un époux, mais comme un frère. — Et comme j'étais confus de la pensée de demeurer avec elles, celle qui semblait de toutes la première m'embrassa et me donna un baiser. Les autres à leur tour m'embrassèrent fraternellement, et, me conduisant autour de l'édifice qu'elles élevaient, elles jouaient amicalement avec moi. Quelques-unes chantaient des psaumes, d'autres formaient des chœurs de danse, et moi, je marchais après elles, silencieux et comme rajeuni par la joie. Quand le soir vint et que je voulus partir, elles me retinrent. Je restai donc cette nuit avec elles. Elles étendirent à terre leurs tuniques de lin, me placèrent au milieu d'elles, et ne cessèrent de prier. Comme elles, je priais sans interruption, et leur joie était grande de me voir prier ainsi. Le jour venu, quand nous eûmes adoré le Seigneur, le pasteur vint et leur dit : « Vous ne l'avez point maltraité? » Elles répondirent : « Interroge-le lui-même. — Seigneur, dis-je à mon tour, j'ai été très-heureux de demeurer avec les vierges. — De quoi as-tu soupé? — Seigneur, répondis-je, j'ai soupé toute la nuit des paroles du Seigneur. — Ainsi, dit-il, elles t'ont bien traité<sup>1</sup>. »

Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble que cette allégorie naïve peint bien ce qu'était la vertu aux yeux des chrétiens de ce temps. A ces hommes qui menaient

<sup>1</sup> *Similit.*, IX, 11.